

UDA

2009-2010

**Le monde en pages**

**Les Hauts  
Plateaux**  
de Lieve Joris



Animation de l'Atelier

Daniel Simon

## **Atelier littéraire : Le monde en pages**

Cette année, l'atelier littéraire « Le monde en pages » sera consacré à la question d'une Europe littéraire, d'une littérature européenne (et donc *traversée* aussi d'Afrique et d'Asie suite aux époques coloniales et aux migrations incessantes des hommes et des idées). Dix fois l'an, un auteur d'un pays différent et un dossier préparé et envoyé aux participants de l'atelier. Une séance supplémentaire en juin nous permettra d'accueillir un écrivain et de clôturer ainsi notre voyage littéraire).

Débats, coups de cœur, dialogues, hypothèses,...C'est *Le monde en pages* à l'œuvre

### **Biographie de Lieve Joris**

Journaliste et grand reporter, c'est très loin de sa Belgique natale que Lieve Joris mène son aventureuse carrière. Après quelques années d'études de psychologie et quelque temps passé aux Etats-Unis en tant que fille au pair, Lieve Joris se forme au métier de journaliste. Le Moyen-Orient devient son terrain d'enquête privilégié, ainsi qu'en témoigne ses premiers livres 'De Golfe', paru en 1986, 'Une chambre au Caire', publié en 1991 et 'Les Portes de Damas' en 1994. Autre terre de prédilection : le Congo, un pays dans lequel elle suit les traces de son grand-père missionnaire et qui lui permet de poursuivre son travail d'investigation sur la guerre et l'insécurité. Plusieurs romans naissent de ses voyages africains, parmi lesquels 'Retour au Congo' en 1987, 'La Danse du Léopard' en 2002 ou 'Les Hauts Plateaux' en 2009. Véritable immersion dans les pays qu'elle explore, l'œuvre de Lieve Joris se joue des frontières littéraires et journalistiques pour mieux raconter la vérité du monde.

De Minembwe à Uvira, lieux difficiles à situer sur une carte de l'Afrique, Lieve Joris a traversé le Congo perdu de l'Est, non loin du Burundi et du Rwanda. Une marche au pays des collines vertes, là où cohabitent cultivateurs et éleveurs.

Comme pour mettre un point final, après des années, à son œuvre de recherche affective, d'approche des contradictions, de suivi des conflits, d'empathie pour les habitants d'un pays qu'elle a connu Congo, puis Zaïre, puis à nouveau Congo, Lieve Joris est allée à pied, cinq semaines durant, de village en village, dans cette région méconnue, résistante, restée à l'écart de la colonisation belge, où se côtoient des ethnies et des tendances politiques pas toujours en bonne entente.

Une marcheuse, blanche, souvent la première jamais venue dans les parages, accompagnée d'un guide et de porteurs, picaresques à leur manière, dépositaires d'une valise, objet que Lieve considère comme son seul luxe, vu les conditions rudimentaires de vie des paysans, la pluie, la boue, les puces, les rats, la nourriture difficile, mais aussi les brigands possibles, les miliciens plus ou moins autonomes, les autorités pas toujours ravies de sa présence.

Des hautes collines aux abords du lac Tanganyika, Lieve Joris nous propose une variante moderne des immersions africaines des explorateurs, un résumé du Congo, sur un petit bout de carte fondamental en ce qui concerne la géopolitique de l'Est africain.

Née en 1953 à Neerpelt, en Belgique, Lieve Joris a beaucoup voyagé au Moyen-Orient et en Europe de l'Est, mais elle a surtout effectué de longs séjours en Afrique, au Congo tout particulièrement. Actes Sud a déjà publié : Mon oncle du Congo (1990 ; Babel n° 144), Les Portes de Damas (1994 ; Babel n° 486), La Chanteuse de Zanzibar (1995 ; Babel n° 811), Mali Blues (1999 ; Babel n° 562), Danse du léopard (2002 ; Babel n° 658) et L'Heure des rebelles (2007 ; Babel n° 961).

# En allant vers le Tanganika

CRITIQUE

Traces. Retour de Lieve Joris chez les Tutsis du Congo.

Par **CHRISTOPHE AYAD**

**Lieve Joris** **Les Hauts Plateaux** Traduit du néerlandais par Marie Hooghe. Actes Sud, 144 pp., 17 euros.

Une promenade pour dire adieu. C'est une belle façon de quitter un pays : debout, les pieds devant. Lieve Joris a décidé de tourner sa page congolaise en faisant une dernière balade sur les hauts plateaux de l'Est. Là où la vie semble s'être arrêtée il y a des siècles. Là aussi où est l'une des sources du mal congolais, cette petite peuplade fière, arriérée, jalouée et détestée : les Banyamulenge, les Tutsis du Congo, qui portent des cannes et de grands chapeaux de feutre, aiment leurs vaches plus que leurs femmes et préféreraient mourir que de se mélanger aux autres. Ce qui reviendrait au même d'ailleurs.

«**Voix d'été**». Partie de Minembwe, Lieve Joris est descendue jusqu'à Uvira, au bord du lac Tanganika, dans le Sud-Kivu. Les hommes entraînés effectuent cette marche en quatre jours. Elle prendra son temps pour rencontrer, observer, rapporter avec son acuité habituelle : du journalisme mais en mieux, de la littérature du réel. Mais cette «*descente*» est aussi un chemin personnel et rapidement, Lieve Joris, qui a perdu sa mère quelques mois avant ce périple, comprend qu'aussi loin nos pas nous portent, c'est toujours soi que l'on finit par rencontrer, soi et son enfance inassouvie, au creux d'un chemin ou d'une ride. Le goût des myrtilles et du Coca tiède, le crissement des aiguilles de pin sous les pas l'attrapent par surprise, la renvoyant à la «*voix d'été*» de sa mère, pour finir par la ramener à ses derniers jours : «*En position de fœtus, petite et fragile, elle était couchée entre les draps blancs, sans défense dans les bras de la mort [...] C'était le premier voyage que j'entreprenais depuis sa mort. Ça n'avait pas été simple de me remettre en mouvement ; je sentais parfois à quel point j'étais encore chancelante.*»

Sur les hauts plateaux, l'air est plus pur et la romancière y retrouve par instants le parfum de son premier séjour au Congo - alors le Zaïre de Mobutu - il y a plus de vingt ans. A l'époque, elle était partie sur les traces d'un oncle missionnaire belge. De cette rencontre en forme d'éblouissement, et de ses retours sont nés trois livres à nuls autres pareils, qui donnent à voir et à entendre un pays-continent, entretemps happé par la mort et la destruction, comme s'il était tombé dans un trou noir.

**Terre promise.** Quand il ne reste plus rien, il reste Dieu : «*Si l'homme n'écoute pas Dieu, il n'a pas de réseau, comme le téléphone portable !*» hurle un prédicateur dans une petite église de montagne. Pas étonnant dans ce paysage de Terre promise où pourrait couler le lait et le miel, plutôt que le sang et les larmes. «*Quand je demandai ce que la guerre leur avait appris, quelqu'un dit : "Elle nous a appris à fuir", sur quoi tout le monde éclata de*

rire.» Le désespoir n'empêche pas non plus une politesse surannée, qui vaut à Lieve Joris de recevoir une missive commençant par cette magnifique formule de politesse : «*Chère madame-écrivain, salutation du matin.*» C'est un bon début.

### **Lieve Joris, prix Nicolas Bouvier**

Nous venons seulement d'apprendre que l'auteure flamande Lieve Joris (° 1953) a remporté le prix Nicolas Bouvier. Cette distinction, qui tient son nom de l'auteur suisse de récits de voyage Nicolas Bouvier, est assortie d'un montant de 5 000 euros. La remise du prix a eu lieu le 1er juin durant le **Festival Étonnants voyageurs** à Saint-Malo.

Lieve Joris a reçu le prix Nicolas Bouvier pour son livre *Les Hauts Plateaux* (titre original: *De hoogvlaktes*), paru aux éditions Actes Sud dans une traduction signée Marie Hooghe. *Les Hauts Plateaux* est le quatrième ouvrage dans lequel Lieve Joris relate ses pérégrinations à travers l'ancienne colonie belge du Congo. Cette fois, elle a jeté son dévolu sur une région inhospitalière de l'est du Congo dont les habitants vivent du travail de la terre et de l'élevage de bétail. Au cours de son périple, elle se remémore le village qui l'a vue naître et égrène des souvenirs de jeunesse. Dans le n° 4 / 2002 de *Septentrion*, un **long article** est consacré à *Danse du Léopard*, où Lieve Joris relate de façon inégalable son deuxième voyage au Congo.

## **FESTIVAL ETONNANTS VOYAGEURS**

### **FICHES AUTEURS**

**Lieve Joris a fuit le milieu étouffant de son petit village belge pour parcourir le monde. L'heure des rebelles dresse le portrait d'Assani, témoin actif de tous les conflits de ces dernières années au Congo.**

### **JORIS Lieve**

Belgique

PUBLIÉ LE 5 JUILLET 2006.

Lieve Joris est née en 1953 en Belgique. A 19 ans, elle a choisi de fuir le milieu étouffant de son petit village belge de Neerpelt pour s'en aller courir les routes du monde. Comme jeune fille au-pair tout d'abord, puis grand-reporter pour un grand hebdomadaire d'Amsterdam, elle ne cesse de traverser la planète, des Etats-Unis au Caire en passant par Budapest, Damas, Trinidad, le Congo, le Sénégal ou Zanzibar. Ses modèles d'alors : Ryszard Kapuscinski et V.S. Naipaul. *Mon oncle du Congo* puis *Les Portes de Damas* l'imposent très vite comme un des auteurs vedettes de la collection " Aventures " d'Actes Sud, aux côtés de Théodore Monod, de Cees Nooteboom et d'Adriaan Van Dis.

En 1995, avec *La chanteuse de Zanzibar*, elle trace le portrait doux-amer de son père spirituel, V.S Naipaul, rencontré à Trinidad, pas encore nobélisé, croise un autre grand des lettres, médaillé à Stockholm lui, Naguib Mahfouz, évoque le monde, et ceux qui l'habitent, avec un

talent rare.

En 1999, elle a reçu le Prix de l'Astrolabe-Etonnants Voyageurs pour son récit de voyage à travers l'Afrique de l'Ouest, *Mali Blues et autres histoires* (Actes Sud), dans lequel on suit notamment le grand bluesman malien Boubakar Traoré.

Trois ans plus tard, retour au source, au Congo, pour constater avec écœurement dans *Danse du léopard* les cicatrices infligées au pays par le règne de Mobutu, mais aussi croire en l'espoir que fait naître là-bas l'arrivée au pouvoir de Laurent-Désiré Kabila.

En France, on perçoit surtout l'attachement de l'œuvre de Lieve Joris au continent Noir, certains de ses livres (dans les pays du Golfe, en Europe de l'Est...) malheureusement pas traduits en français soulignent un attachement plus large au monde et aux Hommes.

Indifférente aux nationalités, à commencer par la sienne, il y a chez Lieve Joris comme une déraisonnable soif d'englober le monde, de le dire toujours plus grand, en utilisant à plein et avec justesse les outils de la fiction : " En tant que journaliste, je n'ai jamais écrit autrement. Je sais que cela paraît étrange aux Français, qui tiennent beaucoup au clivage entre littérature et journalisme, fiction et véracité. Quand j'avais été invitée au festival "Etonnants voyageurs" pour *Les Portes de Damas*, un Français s'était levé dans la salle pour dénoncer ma présence à la tribune, en affirmant que j'étais journaliste, pas écrivain ! Ça m'avait fait beaucoup rire. "

En 2009, retour au Congo avec *Les hauts-plateaux*, mais pour un possible dernier adieu au pays.

---

### **Bibliographie :**

- ▶ *Les hauts-plateaux* (Actes Sud, 2009)
- ▶ *L'heure des rebelles* (Actes Sud, 2007)
- ▶ *Danse du léopard* (Actes Sud, 2002)
- ▶ *Mali Blues et autres histoires* (Actes Sud, 1999 - Prix de l'Astrolabe-Etonnants Voyageurs 1999)
- ▶ *La Chanteuse de Zanzibar* (Actes Sud, 1995 )
- ▶ *Les Portes de Damas* (Actes Sud, 1994)
- ▶ *Mon oncle du Congo* (Actes Sud, 1990)

---

### **Présentation de *Les hauts-plateaux* :**

De Minembwe à Uvira, lieux difficiles à situer pour le profane sur une carte de l'Afrique, Lieve Joris a marché pendant sept semaines dans le Congo de l'est, non loin du Burundi et du Ruanda. Un pays de collines vertes, de la juxtaposition de peuples cultivateurs et de peuples

éleveurs de vaches. Une région peu peuplée, résistante, restée à l'écart de la colonisation belge ; une région où se côtoient des ethnies et des tendances politiques pas forcément d'accord entre elles. Un petit bout de carte qui est pourtant éminemment important dans la géopolitique de l'est africain.

Comme pour mettre un point final, après des années, à tout son travail de recherche affective, d'approche des contradictions, de suivi des conflits, d'empathie pour les habitants d'un pays que ses ancêtres ont colonisés, Lieve Joris a réalisé quelque chose de très simple : marcher, de village en village, souvent la première blanche jamais vue dans les parages, accompagnée d'un guide et de porteurs.

Lieve Joris est ici d'une franchise remarquable. Elle dit sa fatigue et son énervement, elle dit le souvenir ranimé des villages flamands de son enfance, sa tristesse d'accomplir ce voyage très peu de temps après le décès de sa mère ; elle dit la misère, l'usurpation des pouvoirs locaux, les débordements de la religion sur des esprits crédules. Avec *Les Hauts Plateaux*, elle marque la fin d'une période de sa vie, laissant ainsi deviner que le moment est venu de découvrir une autre partie du monde.

*Mon oncle du Congo* était le récit d'une voyageuse sur les traces d'un mythe construit durant l'enfance, *Danse du léopard* une immersion dans un Congo plongé dans le chaos, *L'Heure des rebelles* la fascination pour un homme de pouvoir dans ce chaos, fascination qu'elle n'avait pu écrire qu'à la troisième personne. *Les Hauts Plateaux* est comme une nécessité de revenir au « je », un récit de voyage linéaire, de jour en jour, pour dire « j'étais là, voilà ce que j'ai vécu. »

#### **Argumentaire de *L'heure des rebelles* :**

Kinshasa, 2003 : après l'assassinat du président Kabila, son fils Joseph lui succède. Au Congo, la guerre civile – avec son lot de massacres, d'atrocités et d'interventions étrangères – s'achève, ou du moins on l'espère. Selon les accords de Sun City et de Pretoria signés en 2002, des élections libres doivent être organisées. Dans la capitale, c'est l'installation d'un gouvernement de transition : partage du pouvoir avec les rebelles, réunification officielle de l'armée.

Assani, militaire de longue date récemment promu général, témoin actif de tous les conflits de ces dernières années, s'installe en ville avec ses hommes, comme lui originaires de l'Est, c'est à dire qu'ils ont longtemps été considérés comme des rebelles à la solde du Rwanda ou du Burundi. C'est de cet homme que ce livre dresse le portrait en alternant les chapitres qui le suivent dans l'actualité et ceux qui reprennent chronologiquement le cours de sa vie. Lieve Joris retrace l'enfance d'Assani, sa jeunesse, son arrière-plan tribal et géographique, son parcours étudiant, ses obligations familiales et sociales, ses préoccupations éthiques au milieu du chaos. Assani est-il une victime, un pion passif, un héros, ou bien le responsable

d'exactions, l'agent de services de renseignements ? Quelle que soit son identité, on sent en tout cas que son personnage est inspiré d'une personne bien réelle, qui a fasciné Lieve Joris. Le pan de l'histoire du Congo évoqué dans ce livre commence à la fin du régime Mobutu, se poursuit au fil des années de chaos qui ont suivi et s'achève en 2004 sur un semblant d'espoir. À sa manière, Assani est emblématique d'une génération et son parcours est sans doute celui de nombreux jeunes étudiants un peu partout en Afrique, plus ou moins obligés de suivre un chemin qu'ils ne choisissent pas forcément, une voie officielle associant connaissance et rôle social, études et armée, puis poste à responsabilité politique, destin ambigu. Après avoir grandi au milieu des cases et des vaches, Assani devient un jour homme de pouvoir, homme de violence, obligé de trahir ou d'être trahi. C'est donc à un homme infiniment seul que ce livre étonnant donne une voix.

..La voyant s'éloigner, voilà ce que dit ce curé des Hauts Plateaux, région de l'extrême est du Congo, frontalière du Rwanda et du Burundi. Quelle est donc cette femme qui ose cette ascension de cinq semaines, en compagnie de porteurs auxquels elle confie sa valise en « dur » si inconmode ? C'est que les fiers Banyamulenge, qui habitent ces collines verdoyantes, n'ont pas l'habitude des touristes ni des explorateurs : même les colons belges n'ont pas pu les approcher...

Cette femme, c'est l'écrivain belge néerlandophone Lieve Joris, auteur de « Mon oncle du Congo », que le parcours d'un parent missionnaire a menée, à partir de 1985, à la découverte d'un pays (l'actuelle République démocratique du Congo), sur lequel elle a déjà écrit trois livres. Le dernier, « L'heure des rebelles », avait pour personnage principal un militaire originaire de ces hauts plateaux, devenu un ami. Pour mieux connaître Assani, elle a entrepris un voyage sur les lieux de son enfance. Ce petit livre étincelant est aussi le fruit d'un état de féconde fragilité, puisque l'auteur vient de perdre sa mère. On y trouve une présence immédiate au paysage et à l'autre, la dureté des rapports autant que les moments de connivence : « *Nous sommes ensemble* », dit-on joliment dans ces régions lorsqu'on se comprend... Et quelle distance ironique sur soi-même ! Un conseil : regarder les photos après la lecture, pour que le regard soit nourri des émotions que le texte fait naître au fur et à mesure des rencontres. « Les Hauts Plateaux » a reçu le prix Nicolas-Bouvier au festival Etonnants Voyageurs de Saint-Malo.

« Les Hauts Plateaux », de Lieve Joris, traduit du néerlandais par Marie Hooghe (Actes Sud, 128 pages, 15 E).

(Le Point)

#### **« Les Belges sont nos oncles »: Lieve Joris et le Congo**

(Luc Devoldere) Septentrion - 2002, nr 4, pp. 29-39

Auteur flamand de récits de voyage, Lieve Joris s'est rendue au Congo en 1985. Une quinzaine d'années plus tard, elle est retournée dans l'ancienne colonie belge. C'est ce deuxième séjour que relate *Danse du léopard*, un livre qui fera constamment osciller le lecteur entre la sympathie pour la population congolaise et un inévitable pessimisme quant à l'avenir d'un pays où règnent la fraude, le chantage, les pillages et la violence. (avec un extrait de l'ouvrage de Lieve Joris abordé ici)

## **Lieve Joris, Les Hauts Plateaux, Actes Sud, Aventure, 2009.**

Lieve Joris, belge flamande, parcourt le Congo depuis une vingtaine d'années, sur les traces de son oncle missionnaire. Une seule région lui est encore inconnue : les Hauts Plateaux, entre Minembwe et le lac Tanganyika, à l'est du pays. Cette région frontalière d'avec le Burundi est dominée par les Banyamulenge, un peuple réputé belliqueux qui a soutenu Kabila contre Mobutu.

Lieve Joris décide de parcourir les Hauts Plateaux à pied, en compagnie d'un guide et de porteurs. Son projet suscite dans les villages traversés énormément de curiosité : il est déjà rare de voir des Européens sur les Hauts Plateaux mais plus encore une femme à pied. « Même [les vaches] s'étonnent de ta venue. » p.16. Chacun veut savoir ce que veut cette femme et comment elle vit en Belgique. Ses interlocuteurs ne sont pas sans malice et se moquent gentiment d'elle. La question des vaches est primordiale pour ce peuple d'éleveurs : Ruhuri, un vacher rencontré sur le chemin, lui demande si, en Belgique, « de bons amis s'offrent parfois une vache. » Lui-même avoue n'aimer que ses vaches : « La nuit, je rêve d'elles. » p. 85.

Au cours de son périple, Lieve Joris se retrouve dans des villages très isolés, à plusieurs jours de marche d'une route asphaltée, et pourtant le matin, les habitants écoutent les infos sur RFI. Elle rencontre également d'autres peuples des Hauts Plateaux tels que les Fulero et s'aperçoit que la cohabitation avec les Banyamulenge n'est pas simple. L'honnêteté dont fait preuve Lieve Joris est surprenante : en effet, elle est parfois agacée par les personnes qu'elle rencontre et ne s'en cache pas ; à certains moments, elle se comporte en femme dominatrice, le reconnaît et le regrette. Après tous ses voyages au Congo, il semble subsister un gouffre culturel qu'il est parfois aisé d'oublier et parfois impossible à combler.

Son récit reste souvent dans l'allusif et n'apporte qu'un éclairage succinct sur certains événements majeurs congolais : il s'agit d'un récit de voyage subjectif fait de rencontres et de souvenirs personnels qui m'a un peu laissée sur ma faim.

Prix Nicolas Bouvier 2009.

Lieve Joris, *Les Hauts Plateaux*, Actes Sud, Aventure, 2009. (*De hoogvlaktes*). Traduit du néerlandais par Marie Hooghe. 132p., 15 €.

<http://blogsuperflu.canalblog.com/archives/2009/09/15/15083483.html>

### **Lieve Joris ou la passion de témoigner**

Publié le 14 juillet 2009 par [Jlk](#)

#### **Sur la Danse du léopard**

Certains livres nous rendent confiance en l'humanité, et tel est *Danse du léopard* de Lieve Joris, où il est pourtant question d'un monde en pleine gabegie: le Congo d'après Mobutu. La voyageuse-écrivain y débarque au lendemain de l'arrivée de Kabila et ses rebelles à Kinshasa, onze ans après un séjour très important pour elle qui était, alors, en quête de ses racines congolaises.

"Depuis *Mon oncle du Congo*, je savais que je retournerais au Zaïre. En 1993, je suis partie au Sénégal voir François, mon premier guide à Kinshasa, pour lui parler de ce retour. Nous avons peur: le Zaïre nous semblait trop dangereux. "Creuse ici", me disait François, "tu verras que c'est aussi l'Afrique". Ca m'a pris trois ans et le résultat fut *Mali blues*. Après ça, je n'avais plus de prétexte de ne pas retourner. Je suis partie pour ne plus me sentir lâche. La guerre avait éclaté entre temps à l'Est. Tout était préférable que de voir les Zaïrois comme des étrangers lointains sur mon écran de télé, à Amsterdam".

Dès les premiers jours qu'elle passe à Kinshasa, Lieve Joris constate trois phénomènes qu'elle aura l'occasion d'observer plus d'une année durant dans toutes les régions qu'elle va parcourir: pillage,



règlements de comptes et tribalisme. Après la déroute du régime totalement pourri de Mobutu, l'installation des "libérateurs" donne lieu, dans le chaos propre à ce genre de transition, à des scènes de racket ou de rapine qui impliquent autant les enfants-soldats, dans les rues, que les dignitaires de l'AFDL (l'armée de Kabila) prenant possession des villas de barons mobutistes, tandis que ceux-ci revendent tout ce qu'ils peuvent aux pays voisins. D'emblée, en outre, Lieve Joris accumule, sans trace de préjugés mais pas toujours sans humeur personnelle, une quantité de témoignages dont l'ensemble va constituer une formidable fresque vivante. Y apparaissent aussitôt Annette la Katangaise, qui tient "à fond" pour Kabila; Izi le haut responsable de la radio-télévision, ascète écoeuré par le régime précédent mais déjà sceptique à l'égard des nouveaux venus; Bondo l'affairiste profiteuse en train de négocier son virage, Mukendi le nouveau ministre et sa smalah, ou l'ami Kis passé du journalisme au sectarisme religieux en attendant un poste, fait pour lui à l'en croire, de... premier ministre. Entre beaucoup d'autres !

Avec un mélange très singulier d'intuition sensible et de flair sociologique, toujours attentive au caractère représentatif de ses interlocuteurs, Lieve Joris mène une enquête en immersion qui passionnera même le lecteur ne sachant à peu près rien (comme c'est le cas du soussigné) du Congo et de ses habitants. Contrairement au journaliste pressé ou au voyageur de surface, elle "fonce" en prenant son temps, s'attache sans s'engluer jamais, et nous donne envie à notre tour de comprendre le drame qui se joue sous ses yeux.

"J'ai voyagé assez instinctivement, suivant les problèmes qui me semblaient pertinents: de la zone d'où venait Mobutu à la zone d'où vient Kabila, en passant par celles où se trouvaient les réfugiés hutu, l'Est où la guerre a commencé, le Katanga où j'ai pu observer l'acharnement et le cynisme de l'équipe Kabila à travers le procès militaire. Le livre couvre une période de 16 mois, mais en réalité j'ai passé beaucoup plus de temps dans la région. Après la guerre de 1998, j'ai voyagé dans plusieurs pays voisins, puis j'ai revisité certains endroits au Congo même - tout ça dans le but de mieux comprendre ce que j'avais observé."

Tout au long de son voyage, Lieve Joris paraît longer un gouffre. La spirale de la haine qui aboutit au génocide anti-Tutsi de 1994, puis aux massacres de hutu perpétrés jusque dans les camps de réfugiés, continue de sécréter son **poison**. La défiance envers le Tutsi infecte ainsi la pensée du pur Izi, à Kinshasa, autant que celle du bon père Francesco, qui a vu les massacres de tout près. De la même façon, la morgue du Tutsi, persuadé d'appartenir à une race élue, choque la voyageuse à l'approche de José, de Clément ou de ce pauvre Jean-Jacques avec lequel elle a sympathisé et qui se fait abattre dans la chasse aux Rwandais attisée par Kabila.

Or la valeur exceptionnelle de ce livre, à côté de grandes qualités d'expression (puissance d'évocation, dialogues admirablement filés, art consommé du portrait, lien organique entre le détail révélateur et le tableau d'ensemble) qui l'apparentent à un V.S. Naipaul, en plus chaleureux, tient d'abord à cela: que Lieve Joris n'admette jamais, chez les Congolais pas plus que chez les Blancs, la ségrégation raciste ou la malhonnêteté, la cruauté ou la veulerie. Sans cesse confrontée à des malins qui se "débrouillent", elle fait certes la part de la misère qui induit, souvent, la ruse ou la mythomanie. Pour la haine tribale fauteuse de guerre, elle se montre en revanche intraitable. Avec un courage imposant, elle ose braver une foule parfois hostile, au procès (ubuesque et bouleversant à la fois) de Lubumbashi, comme elle se risque dans les zones hypersensibles de Kisangani ou de Goma, sur une péniche chargée de réfugiés promis à Dieu sait quel sort (!) ou dans les rues de Kinshasa où la foule brûle vifs les Rwandais - cela enfin sans jamais désespérer!

"J'espère de tout coeur n'avoir pas écrit un livre pessimiste. J'ai du mal à parler de l'Afrique en général. je crois qu'un pays comme le Mali a plus de chance de se développer parce qu'il a des structures pré-coloniales fortes, et parce qu'il n'est pas riche - qu'on le laisse donc tranquille. Le Congo est une invention coloniale, et j'ai parfois l'impression que les Congolais continuent à y vivre comme s'il ne leur appartenait pas. Il appartenait aux belges, puis les Français et les Américains s'en sont emparés, suivis par les Rwandais, les Ougandais, les Zimbabwéens, les Angolais et j'en passe. J'attends le jour où les Congolais se réveilleront, regarderont autour d'eux et diront: tout ceci nous appartient, nous en sommes responsables. Je crois en ce jour, je le vois approcher"...

**Lieve Joris. *Danse du léopard*. Traduit du néerlandais par Danielle Losman. Actes Sud, 489p**

**Minembwe est à quelques dizaines de kilomètres du Lac Tanganyika. À près de mille cinq cents kilomètres de Kinshasa, Congo.** Minembwe est un petit village rassemblant quelques

pasteurs *Banyamulenge*, la plupart venus du Rwanda voisin, il y a longtemps. Quelques anciens militaires (ou miliciens, difficile de faire clairement la différence dans ces zones reculées où les conflits n'ont plus tout à fait la même signification que dans les capitales) tentent aussi d'y faire régner un certain ordre dont il n'est même pas sûr qu'il ait l'approbation totale des autorités si éloignées.

**Car Minembwe est loin de tout ! Loin des routes asphaltées ! Loin de la desserte électrique ! sans eau courante, bien sûr, ailleurs que dans les ruisseaux ou dans les puits.**

Autrefois colonisé par les Belges qui y ont envoyé leurs prêtres pour y implanter la religion catholique, ces villages ont maintenant été désertés depuis des lustres par **les blancs que, de ce fait, aucun jeune enfant ne peut avoir le souvenir d'en avoir croisé un sur les chemins.**

Aussi le voyage entrepris par Lieve JORIS pour rejoindre Uviva, sur les rives du Tanganyika, ne peut-il pas passer inaperçu et les villageois se pressent à son passage pour voir la blanche, l'*umuzungu* !

**Accompagnée d'un protégé du « colonel » qui garde une certaine autorité sur la région,** le voyage à pied n'est pas sans incertitudes voire sans risque du fait des *mayi-mayi* (des membres de milices) armés et plus ou moins « contrôlés » par des hiérarchies mouvantes !

C'est donc de ce voyage (non pas initiatique, mais plutôt de retour aux sources puisqu'elle revient dans des régions qu'elle a déjà arpentées) que Lieve JORIS nous invite à suivre le récit. **Le chapelet de ces petits villages traversés les uns après les autres y constitue les étapes qui deviennent, chacune, un lieu de rencontre avec les personnalités locales : chefs, anciens, prêtres ou encore prédicateurs en tournée, comme elle...**

Avec son guide (qui est aussi accompagnateur, sauf-conduit et traducteur et certainement un petit peu amoureux transi), elle traverse ces pays oubliés au milieu de l'immense Afrique trouvant ainsi l'opportunité de tenter des contacts aussi vrais que possible. Avec des gens qui ne peuvent pas entendre qu'il y ait d'autres étalons de la richesse que la taille d'un troupeau de vaches ! **Qui ne saurait avoir quelque considération à l'égard d'une femme - et donc d'elle - tant qu'elle n'a pas eu accepté l'idée de répondre par un mensonge chaque fois qu'elle est interrogée sur le nombre de ses maternités !** Comment pourrait-elle être respectable si, à son âge, elle n'avait pas enfanté plusieurs fois ! Et même si la réponse mensongère rassure, l'abandon de sa progéniture pour réaliser ce voyage reste tout de même intrigant aux yeux de ses interlocuteurs.

On peut regretter que la barrière de la langue ne lui ait pas permis de nouer des rencontres plus authentiques. **De ce fait, le récit en perd un peu de profondeur en ressemblant, au fond, à une banale randonnée : l'empathie ne suffit pas, les échanges restent superficiels.**

Il nous apporte cependant un témoignage qui met d'autant plus en contraste ce que racontait, par un autre bout de la lorgnette, Patrick DEVILLE dans « Equatoria ». **Loin des villes où les blancs viennent piller ce continent, une sorte de loi de la jungle prospère avec des armes redoutables qui changent le visage des luttes tribales immémoriales !**

En 1969, René DUMONT écrivait « L'Afrique Noire Est Mal Partie » : décidément, nous n'avons rien fait pour redresser la barre.

#### **Prix Nicolas Bouvier : Lieve Joris**

Publié le 30 mai 2009 par [Pmalgachie](#)

J'ai rencontré Lieve Joris il y a presque vingt ans, en 1990, quand *Mon oncle du Congo* a été traduit en français. Si mes souvenirs ne me trompent pas, c'était peu avant la première édition du premier Festival Étonnants Voyageurs, dont je vous ai déjà pas mal parlé, puisque c'est maintenant la vingtième fois, par livres interposés. Je l'avais revue à **Saint-Malo** peu de temps après, c'était logique: elle y avait sa place.

Comme tout est dans tout (et réciproquement, ajoute une petite voix), Lieve Joris et Etonnants Voyageurs sont à nouveau réunis cette année: elle reçoit à **Saint-Malo** le prix **Nicolas Bouvier** pour son nouveau livre, *Les Hauts Plateaux*. Je viens de le terminer.

Elle y raconte un voyage à pied dans l'est de la République démocratique du Congo, une région peu

propice au tourisme, troublée par des luttes incessantes pour le pouvoir et où peu de Blancs s'aventurent. Encore moins une femme, cela va sans dire...

Pourtant, elle y va, avec une valise Samsonite que tout le monde lui a déconseillé d'emporter (après lui avoir déconseillé le voyage), mais qui représente pour elle un bloc de certitudes auquel elle peut s'accrocher dans les moments difficiles. Presque un grigri...

Les moments difficiles ne manqueront pas. Personne en revanche ne lui avait prédit des moments de bonheur. Et il y en aura aussi, qui la surprendront parfois. A tel point qu'elle se sentira comme arrivée chez elle sur ces Hauts Plateaux moins inhospitaliers que prévu. Il faut dire qu'elle passe beaucoup de temps à bavarder avec tout le monde. Elle en tire non pas une connaissance approfondie de ce qu'est cette région, mais des impressions qu'elle restitue avec talent - ses lecteurs connaissent la qualité de ses livres.

Le plus intéressant d'un récit de voyage réside peut-être dans ses limites, quand elles sont avouées. La lassitude. L'à quoi bon? Un exemple, alors qu'elle est bloquée dans un village en raison de l'absence provisoire de son guide:

*Que vas-tu faire là? Il n'y a rien à voir chez nous. Enfoncés dans leur col, les gens marchent dans les collines et se mettent au lit à quatre heures de l'après-midi tellement ils s'ennuient. Les avertissements de mes amis de la vallée résonnaient en moi. Il était préférable de rester en mouvement ici, car, dès qu'on s'arrêtait, le temps s'immobilisait. Personne n'avait besoin de moi, au contraire, je dérangeais: je ne portais pas de pagne, tenais ma canne dans ma main gauche, ne témoignais pas de ma foi, ne venais pas apporter de moulins ou de médicaments ni lancer des projets ou distribuer des bourses - oui, que faisais-je ici, au fond?*

Que faisait-elle là, au fond? Terminer un voyage commencé vingt ans plus tôt, et dont ce dernier volet n'est pas le moins touchant.

### **Lieve Joris, écrivaine belge**

#### **Une femme du monde**

Une plongée dans la vie quotidienne en Syrie après la première guerre du Golfe, plus riche en enseignements sur le monde arabe que tous les traités de géopolitique (*Les Portes de Damas*) ; un portrait du chanteur malien Boubacar Traoré, qui est en même temps un périple à travers le Sénégal, la Mauritanie et le Mali (*Mali Blues - Je chanterai pour toi*) ; une exploration du Zaïre de Mobutu, sur les traces de son oncle, qui fut missionnaire au Congo belge (*Mon Oncle du Congo*) ; puis le retour, des années plus tard, pour rendre compte de la situation chaotique du pays au moment de la chute du dictateur et de l'accession au pouvoir de Laurent-Désiré Kabila (*Danse du léopard*). Et les petits bijoux chatoyants rassemblés dans *La Chanteuse de Zanzibar* : un portrait à la fois affectueux et cruel de V.S. Naipaul, l'un de ses grands modèles, rencontré dans sa famille, sur son île natale de Trinidad, longtemps avant le prix Nobel de littérature ; un autre de Naguib Mahfouz - juste après le Nobel, cette fois -, doublé d'une splendide évocation du Caire à travers la petite société que forment, depuis des décennies, l'écrivain et ses amis ; un autre portrait, encore, tout empreint de la mélancolie de l'exil, du grand journaliste libanais Joseph Samaha - récemment disparu -, avec qui elle déambule dans Paris au début des années 90...

On a du mal à croire qu'une même personne soit capable, en une seule vie, de s'immerger avec une telle intensité dans des réalités aussi différentes, de s'atteler avec autant d'ardeur à les saisir et à les partager - et encore : on n'a pas parlé de ses livres sur les pays du Golfe et l'Europe de l'Est, non traduits en français. Les textes de Lieve Joris, grande femme brune de 53 ans débordante d'énergie et de spontanéité, sont autant de morceaux palpitants arrachés à la chair du monde. Son écriture économe, concrète, sait épingle le petit détail qui dira tout. Elle est surprise quand on émet l'hypothèse que, pour écrire ainsi, elle a dû prendre ses distances avec le journalisme - son premier métier : « *En tant que journaliste, je n'ai jamais écrit autrement. Je sais que cela paraît étrange aux Français, qui tiennent beaucoup au clivage entre littérature et journalisme, fiction et véracité. Quand j'avais été invitée au festival "Etonnants voyageurs" pour Les Portes de Damas, un Français s'était levé dans la salle pour dénoncer ma présence à la tribune, en affirmant que j'étais journaliste, pas écrivain ! Ça m'avait fait beaucoup rire. En Hollande, on est plus familier de ce que les Anglo-saxons ont appelé le "new journalism". A l'époque où j'étudiais à l'école de journalisme d'Utrecht, on ne parlait que de ça : de Norman Mailer, de Truman Capote ; des écrivains qui s'emparaient d'un sujet, qui l'exploraient de fond en comble, et qui le restituaient dans une écriture littéraire. »*

**« En tant que journaliste,  
je n'ai jamais écrit autrement.  
Je sais que cela paraît étrange aux Français,  
qui tiennent au clivage  
entre littérature et journalisme,  
fiction et véracité »**

En sortant de l'école, elle a travaillé treize ans dans un hebdomadaire d'Amsterdam, où elle faisait presque exclusivement du grand reportage : « *Par exemple, j'avais passé plusieurs semaines dans un hôpital psychiatrique ouvert : les patients étaient installés chez des paysans et participaient aux travaux de la ferme. Je logeais dans une fermette qui accueillait deux d'entre eux, je les accompagnais quand ils emmenaient paître le troupeau. Il y avait aussi, à Amsterdam, une école de jeunes filles qui avait une pelouse sous ses fenêtres ; des garçons turcs avaient élu domicile sur cette pelouse pour regarder les filles. Peu à peu, les élèves ont commencé à descendre les rejoindre. Je me suis mêlée à leur groupe. C'était très animé : j'étais entourée de jeunes filles hollandaises blondes qui m'expliquaient que les garçons hollandais étaient trop mous, et qu'elles préféraient les Turcs ; l'une d'elles, qui était enceinte, houspillait son copain parce qu'il restait là à jouer aux cartes, alors qu'il aurait mieux fait de se préparer à son rôle de père, et est-ce qu'il se rendait compte qu'à ce stade, le bébé avait déjà des doigts ? Le père d'un des garçons rappliquait pour l'emmener de force parce qu'il ne voulait pas le voir traîner là, ce qui créait un grand émoi ; les gens du voisinage se plaignaient... Parfois, on partait se baigner, ou on passait la soirée ensemble ; mais ça commençait toujours sur la pelouse. Ils finissaient par s'habituer à ma présence, par oublier que je ne faisais pas partie du groupe. J'y suis restée deux mois - l'écriture incluse. Mes collègues me laissaient tranquille, parce qu'ils savaient qu'il en sortirait quelque chose. Sur le même modèle, on avait déjà fait un article racontant la vie des passagers qui, le matin, empruntaient le bac gratuit reliant le nord d'Amsterdam à la ville : à partir de ce point fixe, on obtenait une sorte de tableau de la société hollandaise contemporaine... Et puis, je suis aussi partie quatre mois dans les pays du Golfe, neuf mois en Hongrie... » A l'époque, elle travaille à mi-temps, et prend parfois une année de congé pour écrire un livre : « *J'ai toujours été lente ; j'ai besoin de temps pour m'approprier un sujet comme je le désire. Mais, finalement, je me suis absentée si souvent, que mon rédacteur en chef m'a posé un ultimatum : soit je passais plus de temps à la rédaction, et j'assumais les mêmes tâches que les autres, soit je partais. Alors j'ai enfourché mon vélo, et je suis partie.* »*

Aujourd'hui, elle publie *L'Heure des rebelles*, son troisième livre sur le Congo : l'histoire d'Assani, un militaire « munyamulenge », c'est-à-dire originaire des hauts plateaux de l'est du pays, où se sont établis ses ancêtres, des Tutsis venus du Rwanda. Brutalement renvoyé à son étrangeté par les regards de défiance de ses compatriotes dès qu'il quitte son village, Assani se retrouve en danger, comme tous les siens, lorsque survient le génocide, en 1994, et que le vent de haine anti-Tutsis traverse la frontière. Acculé à devenir soldat, il participe à la rébellion qui, avec l'aide du nouveau régime rwandais, renverse Mobutu. Mais, en 1998, les relations entre Kabila et les Rwandais qui l'ont aidé à prendre le pouvoir se détériorent : une nouvelle guerre éclate, et les Tutsis congolais sont à nouveau assimilés à l'ennemi. Le conflit, qui dure cinq ans et fait des millions de victimes, implique tous les pays limitrophes, si bien que l'on parle de « première guerre mondiale africaine ». C'est à ce pan immense de l'histoire contemporaine, largement ignoré en Occident, où on s'est le plus souvent arrêté au génocide rwandais, que Lieve Joris donne vie.

**« Dans le cas d'Assani,  
je ne pouvais pas m'approcher  
trop de mon sujet,  
parce que, plus je m'approchais,  
plus le risque était grand de prendre une balle !  
J'ai dû, beaucoup plus que d'habitude,  
remplir les blancs, contourner, deviner »**

Elle a retrouvé dans cette histoire un questionnement qui vaut tout aussi bien, dit-elle, pour les descendants d'immigrés turcs et marocains en Hollande que pour les Tutsis du Congo : « *Jusqu'à quand vont-ils continuer à n'être "pas d'ici" ?* » Ce livre est le premier dont elle est absente - dans

les autres, tous écrits à la première personne, elle sert au lecteur de guide, de fil rouge -, ce qui fait qu'il se lit comme un roman. Mais, à ses yeux, il ne diffère pas fondamentalement des précédents : « *Pour moi, il se rapproche des Portes de Damas et de Mali Blues, en ce qu'il consiste à suivre le parcours d'une seule personne : Hala dans Les Portes de Damas, Boubacar Traoré dans Mali Blues, et Assani dans celui-ci. C'est la même démarche, j'ai travaillé de la même manière, sauf que, dans le cas d'Assani, ou plutôt de celui qui a inspiré son personnage, je ne pouvais pas m'approcher trop, parce que, plus je m'approchais, plus le risque était grand de prendre une balle ! C'est le sujet qui a imposé cette forme différente. J'ai dû, beaucoup plus que d'habitude, remplir les blancs, contourner, deviner. Ce n'est pas quelque chose que j'aime beaucoup : je préfère toujours savoir, être sûre. Je crois d'ailleurs qu'on sent, dans le livre, qu'il reste des mystères, des zones d'ombre. Cela m'a fait hésiter longtemps : n'était-ce pas trop tôt pour publier ce livre ? Finalement, je l'ai fini quand même, ne serait-ce que par peur de perdre la fascination - parce que je sais bien comment je suis : je suis entièrement dans une chose, et ensuite, entièrement dans autre chose...* » C'est aussi le souvenir de l'expérience vécue par un autre de ses grands modèles, le journaliste et écrivain polonais Ryszard Kapuściński, qui l'a décidée : « *En 1988, il était en Ouganda, et il pensait écrire la dernière partie d'une trilogie : après le shah d'Iran et Haïlé Sélassié, l'empereur éthiopien, il voulait consacrer un livre à Idi Amin Dada. Mais il s'est rendu compte que son successeur, Obote, était encore plus cruel, au point que les gens commençaient à oublier les atrocités commises par Amin Dada, et même à le glorifier... Au Congo aussi, l'histoire est encore en train de s'écrire. Le plus probable est que ce livre aura une suite un jour.* »

Si elle ne s'est pas mise dans ce livre-là, ce n'est pas seulement à cause de l'impossibilité matérielle de suivre son personnage, mais aussi parce que sa présence n'aurait pas contribué à éclairer son sujet, comme cela a pu être le cas dans les précédents : « *Dans Les Portes de Damas, il était intéressant de comparer le parcours de Hala et le mien, de raconter nos échanges, nos confrontations ; nous étions deux femmes, deux rebelles à nos sociétés respectives, mais avec des destins radicalement différents. Hala, à partir du moment où elle a choisi de ne pas se conformer aux règles de sa société, a été punie pour toute sa vie. Moi, quand je me suis rebellée, ma société a fait de la place pour moi : je m'y suis installée, et tout est rentré dans l'ordre. Quand j'ai publié Mon Oncle du Congo, ma mère, voyant que le livre avait un certain retentissement, m'a demandé : "Mais enfin, où est-ce que tu as appris à écrire ?" Je lui ai répondu : "Maman, qu'est-ce que tu crois que j'ai fait depuis dix ans ?" Parce que je n'avais pas épousé un ingénieur et eu quatre enfants, elle s'imaginait que sa fille était perdue, qu'elle était tombée dans la débauche...* »

**« Comme j'ai quitté le pays assez jeune, j'ai beaucoup de distance avec la Belge en moi »**

Elle dit que tous ceux à qui elle s'intéresse, avec qui elle se lie d'amitié, sont, comme elle, des « individualistes ». Non pas au sens où ils seraient égoïstes et indifférents, mais au sens où ils entretiennent un certain décalage avec leur milieu. Pour sa part, elle croit savoir d'où lui vient ce décalage. Son milieu d'origine, son « petit monde » à elle, c'est Neerpelt, une petite commune flamande de Belgique : « *J'étais la cinquième de neuf enfants. Quand je suis née, ma grand-mère paternelle est venue s'installer dans la maison en face de la nôtre. Elle a posé son regard sur moi, et je suis devenue son enfant préférée. Dès lors, j'étais dans le nid, dans la turbulence permanente de la vie familiale, mais, en même temps, je savais que je pouvais à tout moment m'échapper, traverser la rue, et trouver refuge chez ma grand-mère. Là, j'avais sur les choses un regard plus distant, que j'ai toujours gardé. Il y avait la tirelire avec l'argent de poche qu'elle nous donnait, et où il y avait toujours quelques pièces en plus pour moi ; il y avait le tout petit verre d'élixir d'Anvers auquel j'avais droit le soir... Elle me racontait les histoires des générations précédentes, de la première et de la deuxième guerre mondiale ; grâce à elle, j'ai grandi dans un monde d'histoires. Elle m'a toujours fait sentir que j'étais à part, spéciale, et je crois que ça m'a beaucoup aidée. Dans la pièce du premier étage, sur les murs, il y avait les portraits de toute la famille, et, au milieu, le tableau avec les huttes jaunes envoyé par mon oncle du Congo...* » C'est derrière cette image marquante de son enfance qu'elle ira voir, à 32 ans, quand elle partira sur ses traces. Entrer dans les images : il semblerait que ce soit une manie chez elle. En 1997, au moment de la chute de Mobutu, elle saute dans l'avion, atterrit à Brazzaville ; de là, elle traverse le fleuve Congo en pirogue, à contresens de l'afflux de réfugiés, pour rejoindre Kinshasa : « *Je me suis faufilée*

*entre les images télé et me retrouve dans la vie quotidienne qui se cache derrière », écrit-elle au début de Danse du léopard.*

Elle s'est envolée de Neerpelt à l'âge de dix-neuf ans, en partance pour les Etats-Unis : « *Comme j'ai quitté le pays assez jeune, j'ai beaucoup de distance avec la Belge en moi.* » En accord avec sa désinvolture à l'égard de sa propre appartenance, elle s'intéresse aux gens qu'elle rencontre avant tout pour leur singularité, et ne prête qu'une attention distraite aux nationalités. Lorsqu'elle a formé le projet d'écrire sur « Assani », elle lui a donné *La Chanteuse de Zanzibar*, pour qu'il puisse se faire une idée de son travail. « *Il a parcouru le texte sur Joseph Samaha, raconte-t-elle, et il m'a dit : "Tu as déjà écrit sur moi." Ça m'a d'abord surpris, parce que je ne m'en étais pas aperçue, mais c'est vrai : il y a des ressemblances dans leur parcours. Tous les deux sont nés dans un monde dont ils ont très vite contesté les règles, et ont essayé de se lancer dans un plus grand univers, où ils se sont sérieusement cognés.* »

**« Je connais trop le piège qui consiste à s'identifier totalement à une cause. Si je peux apporter quelque chose, c'est justement en restant en dehors »**

Ce qui frappe, dans ses livres, c'est sa façon directe et sans complexe d'aborder l'autre, en sautant par-dessus les barrières culturelles : toujours comme un individu face à un autre individu. Elle voyage et écrit en tant que Lieve, sans porter sur son dos la Belgique ou l'Occident. Ce n'est pas son genre de hurler avec les loups : au début de *Mon Oncle du Congo*, on la voit embarquer pour le Zaïre sur le Fabiolaville, un bateau où se retrouvent toute une cohorte d'anciens coloniaux nostalgiques ; ils ricanent de sa naïveté, ou de l'indignation que suscitent chez elle leurs propos paternalistes et méprisants sur les Africains. Elle se souvient : « *Au début, en arrivant, j'ai dormi dans les missions, parce que c'était le seul moyen que j'avais trouvé d'être introduite dans le pays ; le soir, les portes se fermaient, l'Afrique restait à l'extérieur, et, autour de moi, tout le monde parlait "sur" les Africains. Moi, je rongerais mon frein, obsédée par mon désir d'accéder au monde au-delà des portes fermées.* »

En même temps, quand ses interlocuteurs s'adressent à elle d'un : « *Vous, les Occidentaux...* », ou : « *Vous, les Blancs...* » comminatoire, elle leur rit au nez. Parfois, on s'alarme en croyant retrouver sous sa plume des échos d'un discours, qui, en France, aujourd'hui, est synonyme de défense à tout crin de la supériorité et de la probité occidentale, et de construction méthodique du bouc émissaire basané. Mais on comprend vite que, quand elle reproche à ses amis africains ou arabes de trop se reposer sur la dénonciation des méfaits du colonialisme ou de l'impérialisme, par exemple, c'est avec la franchise qu'autorise une vraie amitié (lire à ce sujet, sur *Inventaire/Invention*, le compte rendu des Portes de Damas).

Après *Les Portes de Damas*, elle a délaissé le Moyen-Orient, fatiguée de l'omniprésence du conflit israélo-arabe : « *... Et puis, j'ai retrouvé le même problème entre les Hutus et les Tutsis dans la région des Grands Lacs ! Quand je disais que je voulais aller sur les hauts plateaux, on me répliquait : "Ah, tu es avec eux, alors !" Et, symétriquement, mes amis tutsis me disaient : "Tu es une munyamulenge maintenant." Sauf que non : ce n'est pas vrai, je ne peux jamais devenir comme eux ! Au début, ça m'a un peu dérangée. Mais, justement parce que j'avais l'expérience du monde arabe, cette fois, je ne me suis pas laissée avoir. Je connais trop le piège qui consiste à s'identifier totalement à une cause, pour s'apercevoir un jour qu'en fait, non, ce n'est pas notre histoire. Si je peux apporter quelque chose, c'est justement en restant en dehors. Ecrire L'Heure des rebelles, c'est ma manière de dire aux Congolais : je vous donne une partie de votre histoire, c'est comme ça que je la vois. Ça n'a rien à voir avec de l'indifférence, au contraire : quand je loge chez mes amis à Goma, à cinq heures et demie du matin on est déjà en train de discuter, ça chauffe... Quand ils viennent en Hollande, ils habitent chez moi... Mais ce que je ne veux surtout pas, c'est entrer dans le tunnel de la haine avec eux.* »

Propos recueillis par

**Mona Chollet**

Photo : **Marc Melki** pour Actes Sud.

Lieve Joris, *L'Heure des rebelles*, traduit du néerlandais par Marie Hooghe, 2007 (2006) (lire le début [sur le site de l'éditeur](#)) ; *Danse du léopard*, traduit par Danielle Losman, 2002 (2001) ; *Mali Blues - Je chanterai pour toi*, traduit par Isabelle Rosselin, 1999 (1996) ; *Les Portes de Damas*, 1994 (1993), traduit par Nadine Stabile ; *La Chanteuse de Zanzibar*, traduit par Nadine Stabile, 2007 (1992) ; *Mon Oncle du Congo*, traduit par Marie Hooghe, 1990 (1987), le tout chez Actes Sud.

**Sur le(s) même(s) sujet(s) dans *Périphéries* :**  
**Altérité**

- \* « Marianne, ta tenue n'est pas laïque ! » - *Les filles voilées parlent*, d'Ismahane Chouder, Malika Latrèche et Pierre Tevanian - avril 2008
- \* Identité - avril 2006
- \* Une philosophie de l'Autre - Mélangeons-nous, de Vincent Cespedes - avril 2006
- \* L'Occident ou la phobie de la différence ? - La femme, l'étranger - 23 octobre 2005
- \* Etrangers - juillet 2005
- \* Antonin Potoski, écrivain-voyageur du XXI<sup>e</sup> siècle - 19 juillet 2004
- \* Je suis blanche et je n'aime pas les couillonnades - 4 avril 2004
- \* J'ai rêvé d'une grande étendue d'eau sur Arte - 14 octobre 2003
- \* Enfants d'ici venus d'ailleurs / L'Autre, revue transculturelle - 27 février 2003
- \* « Membre d'un peuple, mais d'un peuple du monde » - Esther Benbassa, historienne du judaïsme - juillet 2002
- \* France-Algérie : à mort l'arbitre ! - Tout ça pour des sifflets au Stade de France... - 18 novembre 2001
- \* « Eux » et « nous » : une fiction au service du meurtre - « Peut-on diviser la réalité humaine ? » - 20 septembre 2001
- \* La confiscation de l'universel - *L'Occident et les autres*, de Sophie Bessis - août 2001
- \* Dernières nouvelles de l'imaginaire du monde - Trigon-film, distributeur suisse spécialisé dans les films du Sud - août 2001
- \* Iso Camartin en son esplanade - 16 avril 2001
- \* En orbite du monde - Amok, éditeur métèque - novembre 1998
- \* L'outsider - Edward W. Saïd, intellectuel palestinien - mai 1998
- \* Repossession du monde - Jacques Berque, islamologue - janvier 199